

170, BOULEVARD DU MONT-PARNASSE
75014 PARIS - FRANCE
Tél. 320.36.20
C. C. P. 1248-74 N PARIS

D 411. BRESIL: LE COMMISSAIRE FLEURY

La réputation du commissaire Fleury n'est plus à faire ni au Brésil ni à l'étranger, depuis qu'en 1968 il s'était illustré dans la lutte contre le banditisme à São Paulo. C'est alors que naquit dans cette ville la section locale du tristement célèbre "Escadron de la mort", parfois qualifiée par le très sérieux journal "O Estado de São Paulo" de "bande à Fleury". (Cf. DIAL D 97 ET D 231.)

A ce titre, Sérgio Fleury allait avoir quelques ennuis à partir de 1970. Un avocat général du Parquet de São Paulo, Hélió Bicudo, avait été chargé d'enquêter sur les activités du groupe local de l'"Escadron de la mort". Le commissaire Fleury se retrouva accusé devant la cour d'assises pour homicide volontaire. Soixante-sept procès impliquant les membres de l'"Escadron de la mort" de São Paulo sont en cours devant la justice de cette ville.

L'efficacité du commissaire Fleury est devenue telle, cependant, aux yeux des responsables politiques, qu'il était appelé à partir de 1969 à lutter contre la guérilla urbaine aux ordres de Carlos Marighela. C'est ainsi qu'il entra à la Division de l'ordre politique et social (DOPS). En deux ans, il liquida la guérilla en accumulant les succès contre les têtes de l'opposition clandestine armée.

Mais, à ce titre, il allait avoir d'autres ennuis. Son nom revenait souvent sur la bouche des prisonniers politiques comme étant responsable de sévices pratiqués sur la personne des prisonniers. Se reporter, pour cela, au rapport d'Amnesty International intitulé "Report on Allegations of torture in Brazil", publié en 1972, dans lequel le nom du commissaire Fleury est cité quatre-vingt-six fois comme responsable direct de sévices. Se reporter également à la liste des cent cinquante et un tortionnaires établie par des prisonniers politiques de São Paulo en 1975, dans laquelle le nom de Sérgio Fleury vient sous le n° 32 (cf. DIAL D 287).

Plusieurs éléments récents mettent encore en lumière la personnalité du commissaire Fleury:

- La publication, au Brésil, du témoignage de l'avocat général Hélió Bicudo sous forme de livre, en octobre 1976 (la traduction de cet ouvrage vient de sortir en France: Hélió BICUDO - "Mon témoignage sur l'Escadron de la mort" - Ed. Gamma - Paris).
- la nomination, le 13 septembre 1977, de Sérgio Fleury au poste de directeur du Département d'Etat des enquêtes criminelles pour l'Etat de São Paulo, ce qui représente une promotion caractérisée.
- L'acquittement, le 30 septembre 1977, de l'accusé Fleury dans le procès en cour d'assises de Barueri (São Paulo) pour le meurtre des malfaiteurs surnommés "Carioca" et "Paraíba". Ce n'est pas la première fois que le commissaire Fleury est ainsi acquitté en cour d'assises.

- La réponse, le 9 novembre 1977, de Sérgio Fleury à un groupe de français (l'Association "Action des chrétiens pour l'abolition de la torture") qui lui avaient écrit quelques semaines auparavant pour lui demander de cesser de torturer les prisonniers.

Dans le dossier ci-dessous, c'est cet échange de lettres dont nous donnons le texte. Il n'est pas si courant qu'une telle correspondance s'établisse. Le lecteur francophone a entre les mains une matière à réflexion.

(Note DIAL)

1- LETTRE ADRESSEE A M. SERGIO FLEURY PAR L'ASSOCIATION "ACTION DES CHRETIENS POUR L'ABOLITION DE LA TORTURE" (1)

Le 20 octobre 1977

Cher Monsieur,

Il ne faut pas vous étonner de cette lettre. Il ne faut pas non plus avoir peur de la lire puisqu'elle ne contient pas de menaces. Ce qui me porte à l'écrire, c'est le désir de vous regarder comme mon semblable à qui j'ai le droit de parler franchement. Mon intention n'est pas de vous faire la leçon, mais de vous demander de reconsidérer ce que vous êtes en train de faire.

J'ai vu et j'ai entendu relater l'état dans lequel ont été réduites les personnes après les tortures physiques, morales et psychologiques, après les mauvais traitements, les coups, les menaces et les insultes qu'elles ont soufferts entre vos mains de bourreau. Durant longtemps vous verrez encore quelques-unes de ces personnes avec des marques physiques et des traumatismes psychiques produits par les techniques de torture que vous maniez habilement.

Je sais que pour vous c'étaient des personnes suspectes de subversion aux lois, ou alors considérées comme des bandits ordinaires ou même des assassins présumés. Mais, s'il vous plaît, répondez-moi: après la séance de tortures, quelle différence y a-t-il entre ces délinquants et vous-même? Est-il vrai qu'au nom de la réparation d'une erreur, au nom de la défense de la société, vous vous transformez en un quasi assassin, en un transgresseur subversif des lois du pays qui, selon la constitution brésilienne, interdisent catégoriquement les mauvais traitements des détenus? Faut-il aussi rappeler que cela est contraire à la Déclaration des droits de l'homme - signée par le Brésil en 1948 - qui interdit d'infliger à un citoyen détenu des châtiments physiques et moraux, ce que justement vos mains sont habituées à pratiquer? (Je sais que vous ne l'ignorez pas.)

J'essaie sincèrement d'analyser vos réponses, les excuses que vous vous donnez à vous-même, à votre propre conscience où se trouvent, comme en nous tous, des lueurs de clarté et de dignité. Je vous entends répondre: "Un bandit, c'est un bandit; il n'a plus de droits"; "Qui faute, doit payer"; "Ce n'est pas avec des caresses qu'on arrache les confessions d'un suspect"; "Nous sommes en guerre; il n'y a pas de guerre sans morts, sans blessés et sans excès regrettables"; "Tous les pays ont fait des choses semblables ou même pires". Dans toutes ces réponses, une seule chose a du sens pour moi: la nécessité que vous avez de fuir la lucidité, qu'il est impossible d'extirper de la conscience. Dans vos réponses on ne trouve aucune mention du fait que, au moment

(1) Texte français dans la version de l'A.C.A.T. divulguée par ses soins. L'original adressé à M. Fleury est en portugais (N.d.T.).

de la torture, vous descendez du piédestal de votre office et de votre autorité où vous a placé votre difficile fonction de policier, de militaire, de gardien de la loi, pour vous abaisser au rang du pire des bandits.

De cette façon vous faites l'apprentissage du sadisme. Vous l'avez déjà senti dans votre propre chair: personne ne torture sans déchaîner au dedans de soi des forces terribles, horribles, que les bêtes elles-mêmes, plus saines que les hommes sur ce point, n'arrivent pas à connaître. Je vous demande: pourquoi couvrez-vous votre victime d'un capuchon avant de le torturer? Ce n'est pas uniquement pour ne pas être reconnu par elle plus tard. C'est aussi parce que le regard de celui que vous torturez est insupportable à votre propre regard. N'est-ce pas cela? Au début, celui qui torture se réveille pendant la nuit avec des cauchemars qui le font crier d'horreur. Mais plus tard il commence à prendre plaisir à son métier de bourreau. Il aime faire souffrir. C'est de cette façon que naît le sadisme.

En dehors de la salle de tortures, je vous vois converser avec votre épouse, avec votre mère; je vous vois regarder en face vos enfants, peut-être même prier devant l'autel d'une église; mais je ne parviens pas à imaginer dans quelles conditions morales vous pouvez, après une séance de tortures, vous présenter comme un père affectueux et exigeant, comme un époux ou un tendre fils, comme un croyant ou comme un citoyen soucieux de l'ordre public et de l'observance de la loi. Comment vivre et parler des valeurs de l'amour, de respect, de foi, si dans la salle de tortures vous démentez tout ce que vous vous efforcez de défendre et de bâtir dans votre vie privée et publique?

Je sais aussi que vous ne cherchez pas trop à vous inquiéter de ce que vous pratiquez, parce que beaucoup de vos supérieurs, beaucoup de juges qui surveillent vos actions, ne disent rien et ne font rien non plus pour réfréner des pratiques qui, déjà, sont devenues caractéristiques de vos fonctions d'enquêteurs. Vous arrivez même à dire que vous obéissez à des ordres supérieurs quand vous torturez. Toutefois, avec cette argumentation, il me semble que vous continuez à fuir la confrontation avec l'implacable lucidité de la conscience: la lucidité aussi torture! Aucun ordre supérieur ne peut nous obliger à devenir des êtres monstrueux, destructeurs et détruits par une pratique abominable... Vos supérieurs auront toujours honte et peur de vous appuyer publiquement. Lequel d'entre eux confirmera en public les ordres qu'il a donnés pour torturer? Quelle "autorité supérieure" aura le courage de reconnaître publiquement ses omissions de surveillance et de vigilance pour que de telles pratiques ne se produisent pas? A la fin, vous vous trouverez tout seul pour répondre de vos actes. Le gouvernement lui-même fuit et se cache sous le manteau de la soumission et du service de la cause publique. Pourquoi le gouvernement brésilien n'a-t-il pas voulu recevoir une commission internationale qui devait se rendre au Brésil pour voir si les droits de l'homme y étaient respectés?

Il serait temps que vous preniez conscience que vous servez d'instrument aux mains de ceux qui veulent maintenir à n'importe quel prix un ordre social extraordinairement injuste, où quelques-uns exploitent la majorité des autres. Dites-moi: comment est-il possible que, dans un pays aussi grand et aussi riche que le Brésil, il y ait tant de monde réduit à des conditions de vie totalement inacceptables? C'est là, personne ne peut le nier, un fait brutal et massif. Toutes les explications fournies par le régime ne réussissent pas à masquer la réalité, à savoir, que le système actuel est radicalement inadéquat. D'ailleurs, de telles explications sont généralement données par n'importe quel régime de force, qu'il soit de droite ou de gauche.

Prenant connaissance des raffinements des techniques de tortures dont vous savez vous servir, je me demande: que vous est-il arrivé dans votre vie, quelles horribles expériences traumatisantes et déshumanisantes avez-vous déjà vécues pour que vous vous soumettiez à ce métier de bourreau et pour que vous le justifiiez à vos propres yeux? Ce doit être quelque chose de très grave, et probablement n'avez-vous pas la force de le regarder en face. De là cette nécessité de vous fuir vous-même. C'est cette fuite malencontreuse qui vous précipite, vivant, dans l'enfer. Vous vous détruisez vous-même, vous détruisez le torturé, vous détruisez le pays que vous voulez défendre. Vous portez atteinte à la vigueur morale de la nation, qui apprend ainsi par vos mains ces pratiques horribles, lesquelles un jour pourront se retourner contre votre propre personne. Alors, la disgrâce nationale serait complète si les victimes d'aujourd'hui devenaient curieusement les bourreaux de demain. Nous luttons pour que cela n'arrive pas. Aidez-nous! Mais même si cela ne se produit pas, que penseront vos enfants d'ici quelques années? Comment se sentiront-ils quand l'Histoire racontera ce que vous avez réellement pratiqué?

Je vous considère comme l'ennemi du peuple et mon ennemi. Mais je sais que nous tous, nous pouvons tomber dans ces abîmes. Je crois que vous pouvez vous régénérer et je sais qu'un jour vous pourrez être acquitté par le peuple et par le Seigneur même de l'Histoire, le Dieu vivant. En effet, vous ne devez pas ignorer que l'heure viendra où vous devrez rendre compte de vos responsabilités devant un tribunal décent et juste, sans parler du tribunal de Dieu. Mais alors, je voudrais vous voir devant ces tribunaux comme quelqu'un capable de témoigner que ce n'est pas la peur de la condamnation judiciaire, mais la rencontre avec vous-même qui vous a éloigné des erreurs passées. Je vous demande donc de ne plus torturer à partir d'aujourd'hui. Ceci sera déjà le début de votre reconstruction et, d'une certaine façon, de la nôtre. Ce qui vous touche nous touche aussi. J'espère que cette lettre sera ressentie par vous comme un appel à peser la gravité des problèmes que la vie a mis sur votre route. C'est principalement dans cette optique que je vous écris aujourd'hui et je vous fais cette demande: Arrêtez aujourd'hui même! Aidez votre collègue à faire comme vous! Il est encore temps.

En terminant cette lettre, j'ajoute que je serai dans l'attente de votre réponse. Vous pouvez l'adresser à l'A.C.A.T.: Association de Chrétiens pour l'Abolition de la Torture, 8 Villa du Parc Montsouris - 75014 Paris, France; ou encore au responsable de votre Eglise (prêtre, pasteur, évêque, ancien) qui probablement ne connaît pas cette lettre mais qui, en qualité de pasteur, sera toujours prêt à vous écouter, à vous aider et, si nécessaire, sous le sceau du secret.

Enfin, nous tenons à vous dire que nous avons pleinement conscience d'appartenir, nous comme vous, à la même race humaine. C'est la raison pour laquelle nous vous écrivons.

Respectueusement,
pour l'ACAT:

2- REPONSE DE M. SERGIO FLEURY A LA LETTRE DE L'ASSOCIATION "ACTION DES CHRE-
TIENS POUR L'ABOLITION DE LA TORTURE"(2)

São Paulo, le 9 novembre 1977

Monsieur D. Vitz, (3)

Votre lettre ne m'a pas fait peur et votre intention de m'affoler relève d'une attitude parfaitement infantile, caractéristique des personnes qui, vivant dans la peur, imaginent ou supposent que les autres vivent de même.

En fait, malgré le "masque" derrière lequel vous vous êtes caché, j'ai clairement perçu votre objectif politique, lequel a malheureusement travesti les comportements d'une partie des "chrétiens qui se disent catholiques".

Sans le vouloir, Monsieur, je suis devenu quelqu'un de très connu dans mon pays et à l'étranger. C'est pour cela qu'ont été répandues sur mon compte des "légendes" et des "histoires" dont certaines "fantastiques" et d'autres "incroyables". La vérité, je suis le seul à la savoir, ainsi que ceux qui réellement me connaissent ou m'ont connu; et non pas ceux qui inventent, ceux qui cherchent à faire croire ou ceux qui se déguisent en groupe dont l'objectif est, depuis toujours, de dénigrer ma personne (ce en quoi ils ont d'ailleurs raté) afin d'essayer de m'empêcher, en tant qu'ennemi numéro un du crime et des criminels (qu'ils soient politiques ou de droit commun), d'accomplir mon devoir.

Ce qui vous tourmente, Monsieur D., ce n'est pas la Déclaration des droits de l'homme. Si cela était, vous ne m'auriez pas écrit cette lettre, mais vous seriez venu en personne, en homme, pour soutenir "entre quatre yeux" les assertions que vous m'avez "courageusement" lancées par l'intermédiaire d'une feuille de papier. Ce dont vous avez peur, en réalité, c'est que je vous dise en face ce que j'ai découvert de vos manoeuvres politiques et de l'utilisation de la foi chrétienne dans votre poursuite incessante du pouvoir. Je vous connais, vous et vos semblables qui, de peur, allez poser culotte derrière les "rideaux", en coulisse.

Si vous êtes par hasard chrétien (prêtre, non?), vous êtes moins intéressé à "faire respecter les droits de l'homme" ou un citoyen quelconque qu'à vous faire gloire du "cas" que représentera pour vous le fait d'avoir une lettre de moi. J'ai décidé de vous accorder ce plaisir car je n'ai jamais été homme à fuir la bagarre ou à refuser le combat; j'ai les pieds sur terre et la tête à hauteur du monde, et non pas dans les nuages. La grande différence entre nous, c'est que je ne brigue pas la pouvoir mais que je cherche à défendre la société contre ceux qui, au nom d'un idéal, s'arrogent dans leur combat de tous les jours le droit de tuer des innocents et des citoyens honnêtes (voyez les attaques à main armée et les séquestrations par les terroristes). Au nom de cet idéal, Monsieur D., ils continuent d'assassiner lâchement, sans que leurs victimes aient enfreint la moindre loi.

Vous êtes incapables de me regarder en face quand, dans votre lettre, vous m'accusez d'une série de crimes parce que vous savez, et vous le savez parfaitement, lequel de nous deux est immoral, criminel et obscène. Qui que vous

(2) Traduction faite par DIAL sur le texte rédigé en portugais par l'expéditeur (N.d.T.).

(3) "D. Vitz" est le nom qu'a cru identifier l'expéditeur en déchiffrant la signature illisible portée au bas de la lettre envoyée par l'A.C.A.T. (N.d.T.).

soyez, je connais les "principes" des gens comme vous et je sais "d'où vous êtes". Peut-être même parviendrez-vous un jour à prouver que, dans l'accomplissement de mon devoir, je n'ai guère été sympathique à vos "camarades" ou que je les ai réellement insultés pour leur implacabilité, pour leurs agissements; mais c'est dans votre bouche que tous ces faits auront revêtu le caractère équivoque et méprisable des actes de bassesse.

Non, Monsieur D., je ne vous ressemble pas et ne vous ai jamais ressemblé en la matière, et peu m'importe que vous le pensiez ou non, car vous représentez la subversion de l'ordre et moi la défense de cet ordre.

Monsieur D., dans "votre" lointain Paris, vous êtes "dans l'attente de ma réponse". Ecoutez-moi donc, pour l'heure: je ne me suis jamais abaissé à répondre à des gens lâches comme vous; si je le fais aujourd'hui, c'est parce que j'estime nécessaire de vous donner la preuve (notez bien: non pas de vous convaincre, car des gens comme vous naissent tels, ou deviennent des travestis ou des colporteurs de cancons) de ce que vous me manifestez de votre "christianisme".

Vous êtes un "petit psychiatre" qui se laisse aussi impressionner par "les larmoiements des femmes nouvellement mariées", ou par "les anxiétés d'adolescents à l'amour insatisfait". Jusqu'à quand préférerez-vous votre médiocre dignité à votre sens des responsabilités? Pendant combien de temps encore serez-vous capable d'escamoter le fait que vos tactiques bien connues ont sacrifié des milliers de vies?

Ne vous "excitez" pas, mon "petit Monsieur", vous le "petit chef des démocrates et des prolétaires du monde entier", répondez plutôt à ma question: comment se fait-il qu'il vous ait toujours été impossible de parvenir au pouvoir ou, si vous y êtes parvenus une fois ou l'autre, pour quelle raison l'avez-vous remis entre les mains de nouveaux maîtres? J'estime que votre réponse à cette question donnera la mesure de votre liberté réelle, bien davantage que les milliers de résolutions votées dans vos congrès du Parti.

Je connais - très bien - le comportement de vos "camarades" quand ils se trouvent en situation de liberté et en pleine jouissance de leurs droits de l'homme...

En page deux de votre lettre "courageuse", vous m'interrogez sur les expériences traumatisantes et déshumanisantes que j'aurais vécues, ou sur la façon dont je me justifierais à mes propres yeux.

Je vais essayer de vous répondre par une histoire lue dans un livre que j'ai beaucoup aimé, mais que je ne vous recommande pas parce que je constate que nous n'avons pas les mêmes goûts. Je serai bref; vous comprendrez parfaitement; vos doutes et hésitations se dissiperont. "Il était une fois une aigle qui croyait couvrir des oeufs d'aigle, des aiglons qui, en grandissant, deviendraient aussi grands qu'elle. Mais ce furent des poussins qui sortirent de l'oeuf (l'aigle ne s'était pas aperçue qu'elle couvait des oeufs de poule). Désespérée, elle attendit que les poussins devinssent des aigles. Le temps passa et ce furent finalement des poules caquetantes qui apparurent. L'aigle fut tentée de dévorer les poules et les poulets une bonne fois, mais une lueur d'espoir l'empêcha de le faire. L'espoir qu'un jour apparaîtrait au milieu du bataillon de poulets un petit aigle capable de mesurer les distances depuis les cîmes, de découvrir de nouveaux mondes, d'inventer de nouvelles façons de penser et de vivre dans l'honnêteté et avec un véritable idéal. C'est ce seul espoir qui

empêcha l'aigle solitaire et triste de dévorer les poules et les poulets qui ne se rendaient même pas compte qu'un aigle les avait accueillis et nourris en leur permettant de vivre sur un piton rocheux très haut par-dessus les vallées perdues. Ils ne regardaient jamais au loin, comme l'aigle solitaire. Ils se contentaient d'ingurgiter jour après jour la nourriture que l'aigle leur apportait. Ils se laissaient réchauffer sous ses grandes ailes chaque fois qu'il pleuvait ou faisait de l'orage, pendant que l'aigle subissait ouvertement la tempête. Certains jours, ILS EN VENAIENT MEME à lui lancer des cailloux par derrière. Quand l'aigle s'en rendit compte, son premier mouvement fut de les anéantir mais, après réflexion, c'est la pitié qui l'emporta. L'aigle espérait toujours qu'un jour, du bataillon de poules myopes et caquetantes, surgirait un petit aigle pour l'accompagner."

Jusqu'à ce jour l'aigle n'a pas renoncé, de sorte qu'il continue d'élever des poulets, de les protéger de ses ailes puissantes et de les défendre (puisque c'est la mission des aigles...).

Monsieur D., celui qui ne veut pas devenir aigle, celui qui a peur de l'aigle, celui-là vit en troupeau et c'est en troupeau qu'il est dévoré. "Parce que certaines des poules couvèrent des oeufs de vautour, les vautours devinrent leurs chefs contre les aigles qui voulaient les conduire plus haut et plus loin. Des vautours qui leur apprirent à dévorer les cadavres, à se contenter de quelques grains de blé et à crier "Vivent les charognards!" Malgré les privations et les condamnations par milliers, les poules continuèrent à avoir peur des aigles qui protégeaient leurs poussins..."

Monsieur D., vous ne savez pas. Vous ne voulez pas savoir et vous abattez l'homme qui s'emploie à vous le dire. Vous avez déjà, je pense, entendu beaucoup d'hommes courageux et solitaires vous dire ce que vous devriez faire. Mais vous avez toujours déformé ce qu'ils vous ont dit; vous avez fait naître en eux l'amertume et vous les avez menés à la destruction en ne retenant d'eux que le mot inexact, en ne tenant compte que de l'infime marge d'erreur, de préférence à la grande vérité, comme règle de vie pour votre "christianisme" comme pour votre formation socialiste, pour votre notion de pouvoir populaire ou pour tout ce que vous avez fait jusqu'à maintenant. Car des gens tels que vous continueront, des siècles durant, à suivre les imposteurs et les fanatiques incapables de découvrir un sens à la vie. Vous autres, vous avez peur de la vie, de votre propre vie; vous en venez à la détruire, et cela au nom du "socialisme", de l'"Etat" ou même, à la limite, en utilisant l'argument de "la gloire de Dieu". C'est vous autres qui abusez de la Constitution et des libertés qu'elle prône. Elle les dispense mais c'est vous autres qui les détruisez au lieu de les renforcer par votre vie quotidienne. Ce sont des gens comme vous autres qui, avides de pouvoir, "tiennent le chien en laisse pour se savoir le maître".

Monsieur D., cessez de penser à moi et pensez un peu plus à vous et à votre conscience. Ne croyez pas que vous possédez le royaume de la liberté car, dans votre illusion, vous vous réveillerez un jour le visage contre terre. Des gens comme vous volent ce qu'on leur offre et donnent ce qui ne leur appartient pas. Ils confondent le droit à la liberté d'expression avec l'irresponsabilité dans les remarques et les critiques. Ils veulent pouvoir critiquer librement mais refusent qu'on les critique de même. Ils veulent pouvoir attaquer mais, dans leur lâcheté, se veulent à l'abri de toute attaque. Aussi lancent-ils leurs attaques dans l'ombre et l'épaisseur de la nuit. Vos "chefs de tous les affaires" font des distinctions dans la famine selon la couleur de celui qui en souffre.

Vous dites que vous êtes mon ennemi - mais je ne vous connais qu'à travers vos paroles, votre lettre "courageuse" - et que vous parlez au nom du peuple. Quel peuple? Le vôtre ou le mien? Vous ne connaissez même pas "l'odeur du peuple", Monsieur (4)... dans votre bureau d'"idéaliste"... Vous n'êtes pas le peuple, Monsieur, pauvre scribouillard de province. C'est vous qui méprisez le peuple quand vous cherchez à le tromper sous le déguisement de la foi et du nom de Dieu, en vue de l'inscrire à un parti qui lui donnera une carte prouvant qu'il en est bien et lui donnant le droit de manger ce qui aura été décidé.

Je ne suis pas votre ennemi, mon cher Monsieur, car - je vous le répète - je ne vous connais que depuis peu, à travers le portrait que vous m'avez tracé de vous-même par vos paroles, par votre lettre. Je pourrais même quelque jour jouer au football avec vous, mais je ne m'assierai jamais à votre table parce que vous êtes un défenseur impuissant des Droits de l'homme.

Je n'agite pas le peuple mais je secoue sa crédulité en des hommes tels que vous et en votre humanité; et c'est cela, je le sais, que vous ne pouvez supporter.

Monsieur D., tant que vous vous donnerez la peine de philosopher "au nom de Dieu" sur ma destinée et sur votre vision personnelle à ce propos, je continuerai de démasquer votre "humanité", d'oeuvrer et de lutter contre le crime, où qu'il soit pratiqué et envers qui que ce soit: un inconnu comme vous, individu insignifiant, ou la sécurité de mon pays. C'est mon devoir et je l'ai rempli. Un jour viendra (j'ai encore une "lueur d'espoir"...) où, au lieu de faire de la politique en vous servant du nom de Dieu, vous mènerez votre "troupeau de brebis égarées" sur le chemin qui conduit à Lui.

Je regrette beaucoup que ma lettre ne soit pas aussi intéressante que vous l'imaginiez et ne serve pas l'objectif que vous avez en tête.

De toute façon, si vous décidez de l'utiliser, n'oubliez pas qu'elle comporte quatre pages toutes signées, et que j'en garde une copie.

Sérgio Fernando Paranhos Fleury

P.S.: Je dois vous avouer que je ne crois pas que nous soyons de la même race humaine (je veux parler de la race des HOMMES).

(4) En français dans le texte
(N.d.T.)

(Diffusion DIAL)-

Abonnement annuel (tarif 1978): France 160 F - Etranger 185 F
avion, tarif spécial

Directeur de la publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN 0399-6441